

VEULES-LES-ROSES

EGLISE SAINT MARTIN

*Pour vous guider - 2 €
à déposer dans le tronc ci-contre - MERCI*



Etudes Normandes – par Joseph DAOUST – Docteur es Lettres

VEULES-les-Roses

Jadis et naguère

Resserrée entre deux falaises abruptes, s'allongeant au creux et sur les flancs d'une étroite valleeuse, la bourgade cauchoise de Veules, qui, à la fin du siècle dernier, jugeant trop bref et couard son monosyllabe, s'est parée de Roses, tire sans doute son nom de la rivière qui la traverse.

Avec ses 1 250 mètres, c'est le plus minuscule des fleuves côtiers qui se jettent dans la Manche, mais non le moins impétueux ni le moins abondant, puisqu'il débite cinq mille litres à la seconde. Parce qu'il se contente de baigner un unique village, la malignité publique en médit depuis longtemps. En parlant d'un égoïste, les gens du cru prononcent : « II est comme la rivière de Veules, il n'en fait que pour lui. »

Pure calomnie ! Non contente d'alimenter de vastes cressonnières toujours verdoyantes, elle faisait tourner jadis plus de dix moulins. Le plus fameux, le Moulin de Bas, connu dès 1235 sous le nom de Moulin de la Mer, fonctionnait tantôt avec la rivière, tantôt avec la marée, et n'a disparu qu'au siècle dernier. Des nombreux moulins d'autrefois, il ne reste plus qu'une grande roue, qui moud toujours une pluie de diamants au soleil d'été.

Jusqu'au XVIII^e siècle, « cette fraîche oasis en sa vallée enclose » abritait surtout des meuniers et de rudes pêcheurs. Vingt-et-une barques mouillaient encore en 1610 dans le bassin creusé vers 1512, mais ce havre se révéla trop peu sûr, car, dès 1620, nombre de marins se réfugièrent sous les murs de Dieppe, fondant le Petit-Veules. Plus tenaces, d'autres demeurèrent dans leur bourgade, mais un ouragan, le 23 juin 1753, anéantit les derniers bateaux.

Dans la petite cité, qui comptait jusqu'à trois mille âmes au Moyen Age, régnait une intense activité commerciale, surtout aux jours du marché, créé par les vicomtes de Blosseville. Des souvenirs de cette opulence subsistent avec le chemin des Chasse-Marée, qui voituraient le poisson jusqu'à Rouen, voire à Paris, les maisons de l'Octroi et de l'Amirauté, la rue aux Juifs, qui monopolisaient la banque à l'époque médiévale.

Veules toutefois ne connut pas sans cesse des temps prospères. Durant la guerre de Cent Ans de 1364 à 1440, le Pays de Caux subit maintes fois le flux et le reflux des armées françaises et anglaises qui dévastaient tout sur leur passage. Entre 1435 et 1440 notamment, la région, à la suite de la révolte des Cauchois, fut changée en une morne solitude par des bandes de Godons dévalant de la Picardie vers Harfleur et, en 1472, Charles le Téméraire acheva de désoler la contrée. Le village connaissait un nouvel essor dans la première moitié du XVI^e siècle, quand, lors des guerres de Religion, il fut pillé et incendié par les Calvinistes (1562).

Au malheur des invasions — et celle de 1940 n'épargna pas la bourgade —, s'ajoutèrent d'autres calamités. Les épidémies — la peste, disait-on — sévirent à l'état endémique au cours du XVI^e siècle, dans le premier tiers du XVII^e, ainsi qu'en 1743 où l'on faisait jusqu'à quatre enterrements le même jour. Elles étaient provoquées, assure un vieil auteur, « par le défaut des cloaques » et parce que les pauvres gens « vivent salement à cause du limon et des vidanges de poisson ». Puis ce furent les incendies, le feu trouvant un aliment de choix dans les chaumières où les habitants ne brûlaient « que estoumbles, fourres et pailles ». Déjà, en 1706, les flammes avaient causé d'importants ravages. En 1781, elles dévorèrent cent soixante-et-une maisons, depuis l'église Saint-Martin jusqu'à la mer. En 1814 — et, par une ironie du sort, le jour des Cendres — tout le quartier de la rue aux Juifs fut anéanti.

Déjà occupée par les Romains, les Saxons puis les Francs, Veules, au VI^e siècle, appartenait aux comtes de Caux, possesseurs du plateau des Plains. L'un d'eux, saint Waninge, fondateur, vers 665, de l'abbaye de Fécamp, octroya peut-être à celle-ci la rive gauche de la Veules. En tout cas, c'est une charte du duc Richard 11 (1026) qui nomme, pour la première fois l'église Saint-Martin et le fief de Veules, dont il confirme la propriété aux moines. Ainsi, la paroisse, sise sur la rive occidentale du cours d'eau, fit partie de l'Exemption de Fécamp avec tout le

plateau des Plains. Le moutier possédait, dans la bourgade, un fief, des terres, des dîmes, une grange, un hôpital, des moulins, des droits sur le port, la pêche et la boucherie. La collégiale de Saint-Quentin (Aisne), dont le domaine s'étendait de la rive orientale de la Veules jus qu'au Dun, avait, dès 1005, des fiefs et divers droits. De même, depuis le XIII^e siècle, les cisterciens de Beaubec-la-Rosière, près de Forges. Toutefois, l'église Saint-Nicolas relevait de l'archevêque de Rouen, bien que la cure fût à la nomination du chapitre de Saint-Quentin (Aisne), dont le domaine s'étendait de la rive orientale de la Veules jusqu'au Dun, avait, dès 1005, des fiefs et divers droits. De même, depuis le XIII^e siècle, les cisterciens de Beaubec-la-Rosière, près de Forges. Toutefois, l'église Saint-Nicolas relevait de l'archevêque de Rouen, bien que la cure fût à la nomination du chapitre de Saint-Quentin.

Le village, qui comptait encore 1 500 habitants après la Révolution, eût rapidement déperissé si, vers 1830, à la suite d'un chagrin d'amour, la ravissante Anaïs Aubert, actrice de la Comédie-Française, ne l'avait découvert. Mais ce fut Mélingue (1807-1875), sculpteur devenu acteur à la Porte-Saint-Martin où il triomphait dans les rôles de cape et d'épée, qui « lança » vraiment la station de Veules. Dès lors, le Tout-Paris se rua vers l'aimable

plage de la côte d'Opale, vers son église, sa petite rivière où, autour des moulins devenus paresseux, frétilaient les truites, vers ses « cavées » fleuries et ses chaumières surannées.

Ainsi, Victor Hugo vint chercher, sur la terrasse — disparue dans la dernière tourmente — de son ami Paul Meurice, ses ultimes inspirations, et, le 24 septembre 1882, pratiqua l'art d'être grand-père en présidant le banquet offert aux enfants pauvres. Si Emile Bergerat trouva à Veules le sujet d'une comédie, Henri Lavedan composa « *Le Duel et Le Marquis de Priola* », cependant qu'Hervieu y écrivait l'un de ses contes. Maurice Leblanc y promena son Arsène Lupin et Jules Truffier y passa jusqu'à sa mort toutes ses vacances.

Mais nous ne pouvons citer toutes les célébrités durables ou éphémères qui s'en vinrent flâner tout au long de la promenade, délicieuse certes, mais trop pompeusement dénommée Champs-Élysées : Victor Boucher, Albert Clemenceau, Michelet, Alexandre Dumas, Harpignies, le général Marchand, François Coppée, Millerand, Henri Rochefort, Prosper Montagne où le journaliste Pierre Giffard, père de la bicyclette. Peut-être Flaubert y a-t-il trouvé, en la personne du premier magistrat, le pharmacien Bellemère, le prototype de son immortel M. Homais. Au cours des semaines qu'ils passèrent dans cette villégiature, aucun ne négligea de visiter les vestiges artistiques de Veules, en particulier l'église Saint-Martin et la chapelle du Val.

L'église SAINT MARTIN

Nommée dès 1026 dans la charte octroyée par le duc Richard II à l'abbaye de Fécamp, l'église Saint-Martin, dont le patronage prouve déjà l'antiquité, fut bientôt comprise dans les paroisses formant l'Exemption de ce monastère et soustraite jusqu'au Concordat à la juridiction de l'archevêque de Rouen. Rien ne subsiste de l'édifice mentionné dans l'acte ducal. Reconstitué au début du XIII^e siècle, il disparut une nouvelle fois, à l'exception de la tour, durant la guerre de Cent Ans ou

EXTERIEUR

La tour carrée, vestige de l'église du XIII^e siècle, se dresse entre la nef et le chœur. Edifiée en pierre calcaire, à laquelle on mêla le tuf du sanctuaire antérieur, elle évoque les tours-lanternes de Fécamp ou d'Étretat, et doit être l'œuvre d'un architecte monastique.

Coiffée d'une toiture pyramidale, elle présente sur chaque face quatre arcatures. Les deux du milieu sont plus larges et subdivisées en deux élégantes lancettes sous un tympan plein, jadis ajouré d'une rosace. Des modillons en cavet et un rang de trèfles en creux ornent la corniche. Vu de la rue principale ou des hauteurs, ce clocher domine fièrement les trois absides qui s'étirent de plus en plus du sud au nord et dont le pittoresque a tenté nombre de peintres. Rendons-nous maintenant à l'ouest devant

les incursions du Téméraire, et c'est au cours du XVI^e siècle que l'on rebâtit en grès, extrait à profusion des « grébiges » de Veules, les trois nefs actuelles, le chœur et les deux chapelles qui l'encadrent. Commencés vers 1520, les travaux, interrompus durant les guerres de Religion, se terminèrent vers 1612. Le XIX^e siècle enfin flanqua d'une sacristie le côté nord de la chapelle de la Vierge.

les trois pignons de la façade, renforcée par trois contreforts (deux sont carrés, le troisième profilé en bec).

A gauche, sous un pignon aveugle, deux baies jumelées et trilobées percent la muraille. Au milieu, une fenêtre surmonte le portail au cintre surbaissé, chargé d'une accolade. A droite, sous une baie dont l'arc brisé est mouluré d'une simple gorge, on a muré l'ancienne porte. Sur son arcade en anse de panier, décorée de la cordelière franciscaine en honneur sous François I^{er}, on distingue la date : MVccXX... , les douze instruments de la Passion (trente deniers, éponge, lance, colonne de la Flagellation, échelle, verges, fouet, dés, couronne d'épines, marteau, pinces, coq de St Pierre, trois bêtes et un écu portant trois fers à cheval.

Le long de la nef sud se dresse une croix au fût spirale s'appuyant sur un socle assez élevé. Le mur méridional, qui repose sur un haut stylobate, est percé de trois fenêtres en arc brisé dépourvues de leurs meneaux et il est renforcé par deux contreforts, dont l'un fort massif. Un petit porche abrite l'entrée latérale.

Entre la nef et la chapelle qui la prolonge, un toit pyramidal couronné par un épi de plomb coiffe une tourelle polygonale, d'escalier que cerne un double larmier.

Séparées par un contrefort, les deux travées de la chapelle s'ajoutent de deux baies en arc brisé mouluré d'une simple gorge. Le larmier contourne le contrefort et s'infléchit sous les fenêtres.

Une seule ouverture éclaire le chevet du sud, le moins allongé des trois et réduit à un pan et demi.

Le chevet principal, aux trois pans irréguliers, comporte, vers le midi, une baie aux meneaux refaits et, au centre, une fenêtre aveugle. Ici encore le larmier contourne les ouvertures.

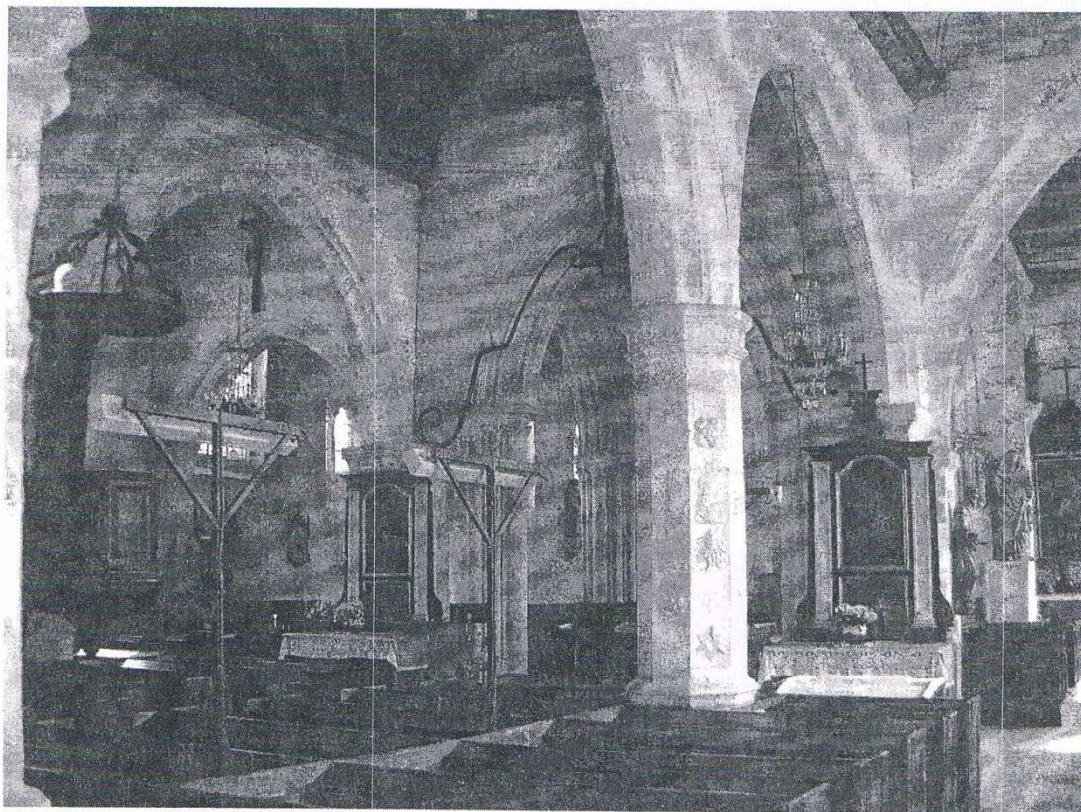
Plus long que les deux autres, le chevet septentrional à trois pans, soutenu par des contreforts à double ressaut, ne présente plus qu'une baie au milieu, celle du nord ayant été obstruée. Sur un contrefort, se lit la date de 1583.

Une croix en grès (XVII^e siècles) se dresse à l'angle donnant sur la rue.

De ce côté, la chapelle a été flanquée, en 1846, d'une sacristie dont les pierres furent travaillées à Dieppe et montées ici par Hénault, maître-maçon de l'église. Saint-Jacques de Dieppe. Une quadruple fenêtre de style Renaissance ajoure la face nord,



Saint Martin , Evêque



Eglise Saint Martin, XII-XVI siècle

cependant qu'une gracieuse balustrade de style flamboyant, décorée de quatre-feuilles et de deux pinacles, couronne cette construction que somme une croix fort curieuse pourvue de deux croisillons se recoupant à angle droit.

Quant au mur de la nef du nord, où alternent grès et silex, il est contrebuté par trois contreforts et percé de trois baies (deux furent percées au XVII^e siècle, la troisième au XVIII^e). Dans la partie avoisinant la façade occidentale, subsistent deux corbeaux qui soutenaient sans doute la charpente de l'ossuaire, disparu en 1840. Et c'est vraisemblablement l'ancienne croix de ce charnier que l'on voit ici, portée par un fût cylindrique discrètement torsadé qui repose sur un socle polygonal élevé.

Un porche (1623) abrite la porte latérale au cintre mouluré et légèrement surbaissé, que surmonte une rosace moderne. Au-dessus de l'entrée, on a placé la dalle funéraire de J.-B. Hanot (1781), curé de

Veules durant trente-trois ans et doyen de l'Exemption de Fécamp.

INTERIEUR

➤ Nef du sud

Dès notre entrée dans l'église, nous nous dirigeons vers la nef méridionale, dite de l'Ecce homo (vers 1520- 1528).

A la naissance de la voûte en carène et, comme les deux autres, lambrissée, on voit encore trois poutres ornées de « rageurs ».

Trois piliers polygonaux fort remarquables, à chapiteau circulaire, et se dressant sur une base très

élevée, séparent cette nef de sa voisine.

Le plus proche de l'orgue est renforcé de demi colonnettes au décor de gouttes ou d'écaillés que surmontent huit sujets : trois fers à cheval, un caniche à queue simiesque, un blason martelé qu'entoure le collier de Saint-Michel, une sirène, une tête d'enfant sur un corps de cheval, une petite caravelle — motif très rare —, trois poissons disposés dans le même sens et un

dauphin. Les sujets marins évoquent peut-être les pêcheurs de Veules ; les fers à cheval, les maréchaux et serruriers ; le centaure, ! Les chasse- marée. Sur le chapiteau, huit têtes de monstres sur des corps d'anguilles se juxtaposent deux à deux. Sans contredit, cette colonne est la plus séduisante de tout l'édifice.

Spirale, le deuxième pilier présente des fleurs, des coquilles Saint-Jacques, des aumônières et des bourdons de pèlerin, souvenirs sans doute des pérégrinations médiévales ou des fêtes du Précieux-Sang qui, à Veules comme à Fécamp, attiraient des milliers de fidèles. Quatre têtes d'hommes — deux portent des barbes — et quatre chouettes entrouvrant leurs ailes décorent le chapiteau.

Couronnée d'un chapiteau simple orné de fleurs à quatre pétales, la troisième colonne, octogonale, est parsemée de lys, bûches vraisemblablement par la Société populaire en 1793, et d'autres fleurs dont l'une porte en son centre un chef humain. Au milieu de chaque face sont sculptés des instruments de la Passion : buste de Judas, verges, couronne d'épines, fouet, marteau, dés, colonne de la Flagellation. Au sommet, une branche de vigne et des grappes cerne le pilier. Il existait à Veules une confrérie de la Passion, dite des Cinq-Plaies, dont on verra les statuts affichés dans la chapelle prolongeant cette nef de l'Ecce homo. Ainsi s'explique la décoration du portail méridional et celle de cette colonne. A partir des XV-XVI siècle en effet, la dévotion au Christ souffrant s'était répandue-dans tout le diocèse de Rouen, notamment dans la zone côtière.

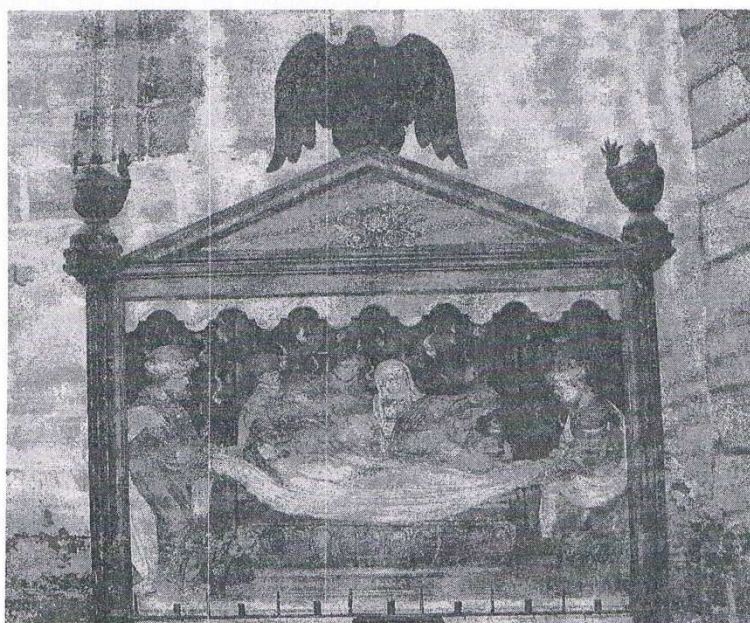
Un autre témoignage, c'est, au fond de cette nef, la présence d'un Saint-Sépulcre qu'abrite un baldaquin de bois au fronton triangulaire sommé d'un pélican (XVII siècle).

Cette curieuse Mise au Tombeau (pierre ; début du XVII siècle) provient peut-être de l'église Saint-Nicolas. Un épais badigeon n'a pas réussi à dénaturer les traits si fins de la Vierge, de Jean, de Nicodème et des quatre autres personnages qui entourent le Sauveur gisant, pas plus que l'expression de leur intense douleur.

A côté, au revers du portail, deux évêques polychromes (XV siècle) encadrent un Christ rustique (XVI siècle). Sur la droite, une remarquable Pietà (bois ; XVI siècle) nous montre Marie soutenant le cadavre roidi de son Fils, étendant encore ses bras par-delà la mort.

Près de la porte latérale, un superbe tableau de l'Ecole française du XVII siècle, offert par le docteur Michel, représente Jésus au milieu de quatre Docteurs de la Loi.

Dans le haut de cette nef, sur l'autel adossé à la pile du XIII siècle et dont le tableau figure Jean-Baptiste, trône la statue de saint Adrien, curieusement costumé en chevalier de Malte (bois polychrome ; XVI siècle). On invoquait surtout ce bienheureux lors des épidémies qui décimaient la bourgade. A droite, est perché un saint Jean (XVI siècle), tandis que, sur la gauche, sous l'arc triomphal, une martyre tient une palme et un livre (XVII siècle).



Mise au Tombeau



Notre Dame des Neiges

➤ Chapelle du Sud ou des Cinq-Plaies.

Cette chapelle fait suite à la nef de l'Ecce homo. A la pile du clocher, un saint, pieds nus, porte une palme et un livre. Au revers du pilier, on peut lire l'inscription obituaire, gravée sur schiste, de Marin de Vattemare, chapelain de cette église (1674).

La colonne ronde, entre le chœur et la chapelle, date sans doute de Henri II (vers 1550). Sur le chapiteau, les rinceaux se terminent par des têtes d'oiseaux. Sur le fût, on distingue trois croissants entrelacés — ils font penser à Diane de Poitiers —, un porteur d'eau émergeant d'une vasque, une femme nue portant miroir et brûle-parfum, une tête de chat et des figures barbues. L'une, aux oreilles félines, un collier de grelots sur la poitrine, semble représenter la Folie ; l'autre, au chef enfantin, aux oreilles d'âne, fait songer à la Paresse ; une troisième, avec des fleurs suspendues à ses lèvres, symbolise peut-être l'Eloquence.

Casques à plumet, serpents à rostre d'oiseau, complètent cette fantaisiste décoration.

Non loin se tient, majestueuse comme une grande dame de la cour de Louis XVI, une Vierge à l'Enfant, dite Notre-Dame des Neiges; fort vénérée jadis des marins veulais (pierre polychromée ; XVIII siècle). Saint Roch (bois ; XVI siècle) et sainte Barbe (pierre ; fin du XV siècle) sont là aussi, le premier écartant

la peste, la seconde préservant de la foudre et des incendies.

Au revers du pilier, on peut lire les « Statuts et ordonnances de la charité et confrérie, des Cinq-Plaies », datés de 1617.

A droite de l'autel, un superbe lutrin en bois doré et en forme d'aigle provient sans doute de l'atelier du Dieppois Borlé (XVIII siècle), qui sculpta un pupitre tout semblable pour Saint-Jacques de Dieppe.

Sur l'antependium de l'autel des Cinq-Plaies, deux apôtres tiennent le linceul du Christ (XIX siècle). Derrière le tabernacle, décoré d'un Bon Pasteur et provenant du couvent des Pénitents (XVII siècle), le tableau reproduit la Descente de Croix, d'après Rubens.

➤ Nef Centrale

Dirigeons-nous maintenant vers le fond de la nef centrale, construite en même temps que la précédente, et plaçons-nous en face des orgues.

« Ceste pièce, nous signale l'inscription gravée sur l'entablement a esté faite du trésor et aulmones de l'église de céans en l'an 1628 ».

La tribune et ses panneaux, les deux colonnes et les deux pilastres qui supportent l'instrument ont été sculptés sous Louis XIII, mais dans le goût de la Renaissance, par des menuisiers de Veules. Quant au buffet et à l'orgue proprement dit, ils sont l'œuvre du facteur rouennais Le Sellier, à qui l'on doit le merveilleux instrument de Saint-Godard de Rouen. Refait en partie en 1867, puis en 1948, notre orgue comporte 14 jeux, 30 registres, 8 appels de combinaisons par pédale, une double registration et 4000 mètres de fils électriques.

Avançons maintenant dans cette nef, voûtée elle aussi en carène, lambrissée et séparée de ses voisines par trois colonnes de chaque côté. Celles de gauche (1609-1610) contrastent par leur froideur et leur nudité avec celles qui, à droite, leur sont symétriques.

Outre trois blochets portant des écus, nous remarquerons deux beaux christs, l'un (XVII siècle) fixé à la muraille en face de la chaire, l'autre (chêne ; XVI siècle), plus grand que nature, à la tête remarquable par sa douloureuse expression, et qui surmonte la poutre de gloire.

➤ Chœur

Seul reste de l'église antérieure, le carré du transept (début du XIII siècle) est constitué par quatre grosses piles faiblement écartées et enveloppées de

denses faisceaux d'élégantes colonnettes. Des chapiteaux à crosses partent les arcs en tiers-point encadrant la voûte d'ogives que dissimule un plancher.

Succédant aux deux travées du chœur qu'un pilier de part et d'autre sépare des chapelles latérales, le sanctuaire à trois pans abrite le maître-autel, beau monument dont le retable est de pur style Louis XIII (1645 ou 1646). Sur le classique autel-tombeau (chêne de Hollande ; XVIII siècle), orné aux angles de têtes angéliques, repose le tabernacle à fronton trapézoïdal, et dont un Agneau mystique cerné d'une gloire décore la porte. Le tableau qui le surmonte — une Adoration des Mages (XVII siècle) — est une copie par Claude Vignon d'une œuvre italienne. De chaque côté de la toile, deux colonnes torses jumelées, reperçées à jour à la base, se parent de fleurs ou de rubans et sont couronnées par des

chapiteaux composites. Elles encadrent, à gauche, un Saint Martin, en évêque (XVI siècle), à droite, une Trinité ou Compassion du Père (XVI siècle). Vieillard barbu, Dieu le Père, le chef tiare, soutient son Fils défaillant, détaché de la croix. C'est une curieuse figuration de la Trinité, patronne de l'abbaye de Fécamp, dont dépendait notre église.

Deux anges céroféraires surmontent les volutes d'angle et adorent le Christ ressuscité, debout dans une niche à colonnettes jumelées, aux angles ornés de pots de feu.

De chaque côté de l'autel, outre les reliquaires (XVII siècles), on notera, à droite, saint Nicolas (XVI siècles) et saint Pierre (XVII siècles), à gauche, une Charité de saint Martin. Vêtu en gentilhomme de la cour de Henri II, le bienheureux donne la moitié de son manteau à un mendiant à jambe de bois et qui s'aide d'une béquille.



Saint Martin- Bois polychromé XVI siècle

➤ Nef du nord

Venons-en maintenant à la nef septentrionale, dite de Saint-Maur, construite entre 1608 et 1612. Sa glaciale pauvreté témoigne de l'absence de goût et de ressources à la fin du règne de Henri IV.

En pierre et fort originaux, les fonts ont été sculptés à Dieppe en 1611. La cuve hexagonale repose sur un socle à double étage, garni à la base de feuilles d'acanthé et de têtes de lions et au dessus d'une rangée de séraphins formant cariatides. Circulaire, la base de la cuve se pare de feuillages et angelots. Un couvercle pyramidal couronne l'ensemble.

Tout auprès, un saint Jean-Baptiste et son agneau (XVII siècle) avoisinent un tableau du Saint Nom de JESUS (XVIII siècle)

Passons rapidement devant une toile représentant l'Annonciation (XVII siècle) et qui domine la porte latérale pour arriver à l'autel de Saint-Nicolas, symétrique de celui de Saint-Adrien.



La Trinité. Bois polychromé, XVI siècle

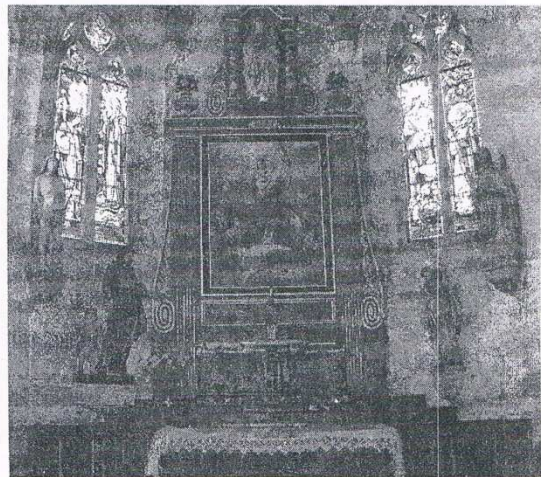
La statue de l'évêque de Myre (fin du XV siècle) surmonte le tabernacle devant le rétable qui figure saint Michel terrassant le dragon (XVIII siècle). A l'angle, au-dessus de l'autel on a juché une Vierge au Calvaire (XVI siècle).

➤ Chapelle de la Vierge

Entrons dans la chapelle septentrionale (fin du XVI siècle) dédiée selon la coutume à Notre-Dame.

Sur le fût de la colonne polygonale, cantonnée aux angles de grosses colonnettes et qui sépare du chœur cet oratoire, on discerne un écu aux lys de France cerné du collier de Saint-Michel. Des figures fantaisistes parent les colonnettes : un chef humain emplumé, un personnage nu et ailé qui s'agenouille mains jointes, un oiseau aux ailes déployées, une tête humaine cornue. Des bêtes diverses ornent le chapiteau.

Dans cette chapelle, nombre de bienheureux se sont donné rendez-vous. A droite, saint Nicolas (bois polychromé XVI siècle). un évêque accosté



Chapelle de la Vierge

d'un donateur (XVI siècle), et saint Louis (XVI siècle) ; à gauche, sainte Anne qu'accompagne Marie (pierre polychromée ; fin du XV siècle).

Avant de continuer la série des célicoles, arrêtons-nous devant la très rare et curieuse inscription en vers encastrée dans le mur. Découverte en 1864 par l'abbé Cochet, elle commémore la fondation, en 1272, de la primitive chapelle Notre-Dame par Nicole Thomas, membre d'une famille seigneuriale de Veules. La voici dans son archaïque et savoureux français mâtiné de normand :

*NICHOLE THOMA DONT IHU CRIST GART L'AME
DEABLE N'AIT POEIR EN SON CORS N'EN SEN
AME*

*FUNDA CHESTE CHAPELE EN NO DE NRE DAME
EU REGNE IHU CRIST SOIT CORONEE S'AME
POR L'AME DE SON PERE ET DE SA BONE DAME
FUNDA CI LA CHAPELE EL NON DE NOSTRE
DAME*

*VILL OUT NO SON PERE ET CRESPINE SA DAME
IHU CRIST AI PITIE PAR SA MERCHI DE S'AME
D'YSABEL SA FEME CI BO CONSEIL I MIST
OR AIT PITIE DES AMES CHIL ÇUI LE MONDE
FIST A EUS SOIT PADIS ET NOSTRE CI EN DIRA
LA PATENOST. MIL ET II CHES LX ET XII
FU FET CHEST OEUVRE GLORIOUSE
AVE MA*

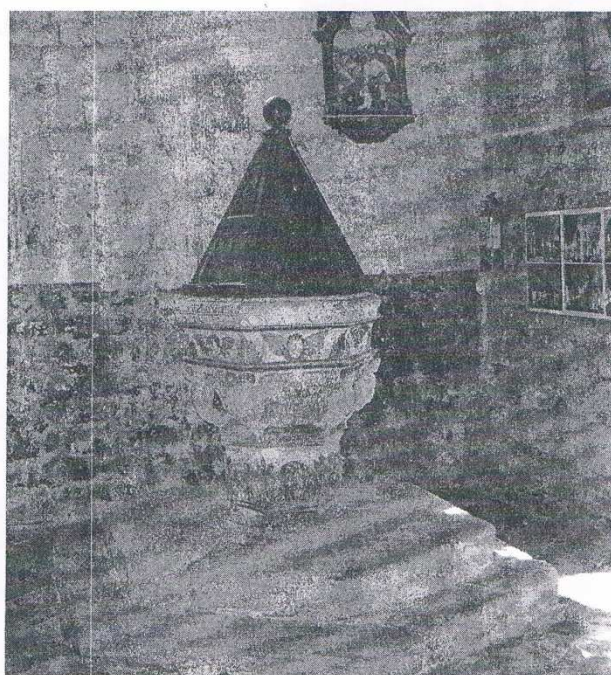
On inhuma vraisemblablement le fondateur en sa chapelle. Au début du siècle dernier, on pouvait encore voir le gisant de pierre d'un chevalier, notre Nicole Thomas sans doute, un lévrier à ses pieds.

Le curé Le Bay, on ne sait pour quel motif, enfouit l'effigie sous la statue de saint Sébastien.

A droite de l'autel, se succèdent Saint Léonard, l'ermite limousin qui libérait les captifs (XVI siècle), saint Sébastien (bois légèrement polychrome ; fin du XV siècle), sainte Marguerite flanquée de son dragon (fin du XV siècle), Notre-Dame de Bonsecours (bois polychrome ; début du XVII siècle).

A gauche, voici saint Joseph (bois ; XVII siècle), bon géant conduisant un petit Jésus distrait, saint Fiacre, armé de sa bêche (pierre ; XVI siècle), et, sur un brancard, une très fine Vierge à l'Enfant (XVII siècle). Pour la plupart, ces statues de bienheureux jadis fort populaires proviennent des douze confréries que comptaient les deux paroisses de Veules.

L'autel de la Vierge se compose de différents morceaux. La table (XIX siècle) est surmontée d'un tabernacle (XVII siècle) et de panneaux enrichis de colonnes corinthiennes et de guirlandes.



FONDS BAPTISMAUX. Début XVII siècle

Le retable renferme une toile de, Charpentier (XIX siècle) ici la Vierge à l'Enfant, couronnée et entourée d'anges est invoquée sous le nom de Notre-Dame des Flots car elle domine un paysage marin où l'on discerne la ligne des falaises, depuis Veules jusqu'à Saint-Valéry. Une Vierge du Rosaire et deux angelots (XVII siècle.) somment le retable.

On ne dédaignera pas de jeter les yeux sur le crucifix et les chandeliers de style troubadour (XIX siècle) dont les exemplaires se raréfient de plus en plus en nos églises.

Si la sacristie est ouverte, ne manquez pas d'y admirer, outre deux belles lanternes de procession, un étonnant chef-d'œuvre sur bois de la peinture rhénane, un Christ aux outrages (XVI siècle), remarquable par la richesse et la vigueur de ses coloris par le pathétique de la victime et l'expression haineuse de

ses bourreaux. Ce tableau anonyme, digne de nos plus célèbres musées, fut donné avant la guerre de 1940 par un estivant de Veules, M. Caye. Il vient d'être restauré par les soins des Beaux-Arts.

Pouviez-vous imaginer qu'une modeste paroisse du rivage cauchois possédât une église offrant non seulement une architecture si intéressante mais aussi un mobilier si riche et si divers, en particulier une collection très variée de statues, les unes sculptées par de véritables artistes, les autres plus frustes mais qui attestent du moins la piété des artisans locaux ?

Toutefois, à Veules, d'autres témoins du passé requièrent votre attention.



***Sainte Thérèse de l'Enfant JESUS
et de la Sainte Face***



Angelot



Saint Nicolas